



1

Derrière la maison de ma mère, il y avait un verger. Les après-midi d'été, lorsque la chaleur faisait fermenter le vin dans les esprits belliqueux de mes frères, j'y trouvais un refuge de leurs mains lestes. Étendu sur une couverture, sous le feuillage des pommiers, je regardais la vie grouiller entre les branches noueuses des arbres, un univers simple, naturel, en tout point différent du mien.

Les araignées y régnaient en maîtresses incontestées.

Tous les ans, après les premières floraisons, elles tissaient leurs toiles entre les feuilles brillantes et se nichaient dans l'ombre, en attente.

En dépit de mon dégoût, j'aimais épier ces fileuses silencieuses, les pièges étincelants de rosée qu'elles construisaient lentement, la grâce de leurs rapides esquives et la patience dont elles faisaient montre en se tapissant dans l'obscurité, à l'affût. Elles savaient que, tôt ou tard, les relents nauséux des pommes gorgées de sucre attireraient les mouches et qu'il leur suffirait d'exploiter leurs faiblesses pour les capturer et s'en repaître.

Car leurs proies, comme les miennes, étaient faibles, naïves et désespérément goulues.

C'était aux araignées que je songeais, chaque fois que j'attendais, une cigarette aux lèvres, nonchalamment appuyé à un réverbère, près de ces pubs malfamés où des garçons prostitués racolaient leurs clients.

J'étais une araignée déguisée en fruit ; un appât transformé en prédateur ; un piège sublime fait pour allécher des hommes

en mal d'amour dont je connaissais fort bien les goûts et les travers.

Autrefois, je les avais craints. Eux, leurs faces lascives, leurs bouches insistantes, leurs poignes crasseuses. Ils m'avaient mis à genoux dans la poussière et m'avaient arraché le peu que je possédais pour faire de moi un pantin à leur merci. Du moins, jusqu'à ce que les jeux malsains du plus pervers d'entre eux me muent en quelque chose d'autre.

Une chose nouvelle, effrayante, puissante : un Immortel.

De retour de Paris, mes mains souillées de sang, j'avais appris la chasse auprès du même homme qui m'avait piégé dans ses intrigues. Adrian Larson, mon bourreau, mon assassin, m'avait mené au cœur de ces venelles fétides où, autrefois, je satisfaisais la luxure d'inconnus contre quelques pièces ou un repas chaud.

Désormais, c'étaient eux qui assouvissaient ma soif ; leurs vices, comme la glotonnerie des mouches, étaient ce qui les poussait à se jeter aveuglément dans ma toile.

— Tu es tout seul, mon garçon ?

— Plus maintenant, on dirait.

L'Immortel auprès duquel j'avais affûté ma technique n'était jamais loin, confortablement installé dans l'habitacle de sa voiture luxueuse comme un nanti assis au spectacle.

Je tâchai de lui donner une représentation à la hauteur de ses enseignements en attirant l'humain en direction d'une ruelle adjacente.

C'était un bourgeois comme on en faisait par dizaines, affligé de banalité, grand, grêle, dépourvu d'autres charmes que les apanages de sa richesse.

Je lui accordai tout juste un regard, tandis qu'il ôtait ses gants de cuir pour frotter entre eux ses doigts rougis par le froid qui s'attardait.

— Combien cela va-t-il me coûter ? demanda-t-il lorsque nous fûmes à l'abri des oreilles importunes.

Je haussai les épaules, fermant mes narines aux miasmes âcres d'urine et sucs gastriques qui nous accueillirent dans le cul-de-sac.

— Combien paieriez-vous pour moi ? rétorquai-je.

La main qui m'empoigna était lisse, dénuée de cals et d'asérités : la main d'un nanti qui n'avait nul besoin de se souiller pour remplir son garde-manger et sa réserve à charbon.

Tandis qu'il évaluait ma valeur à la faveur d'un rayon de lune, je lui rendis son indiscrétion ; non pour étudier son visage hâve et son front dégarni, mais ce que cette apparence insignifiante masquait.

Car, parmi tous les pouvoirs extraordinaires dont l'immortalité m'avait doté, celui de lire les esprits était mon favori.

J'aimais chercher les raisons derrière les vices, traquer l'humanité dissimulée par les façades revêches, comprendre quels secrets servaient les gestes enfiévrés qui rudoyaient et prenaient sans jamais rien donner en échange.

Quelquefois, cela m'aidait.

Dans les pensées brumeuses des hommes que je séduisais, j'apercevais le malheur de leurs existences mornes, des goûts cachés comme des tares qui faisaient d'eux des individus frustrés, contraints de s'accommoder de mariages forcés, d'épouses ignares.

Mais d'autres fois, comme c'était le cas ce soir, ma curiosité ne faisait que me pousser dans l'abîme d'âmes sombres, aussi noires que les fumées qui couvraient Londres d'un manteau pestilentiel.

Dans l'esprit de l'humain qui m'accula contre une paroi humide, il y avait des larmes et des cris ; les suppliques d'autres garçons qui, tout comme moi, l'avaient attiré dans des ruelles crasseuses dans l'espoir que trois coups de reins leur permettraient de survivre une nuit de plus.

Je toisai le mortel tandis qu'il débitait une somme risible, puis je hochai la tête de mauvaise grâce.

— C'est bien, me félicita-t-il d'une voix douceuse, tu ne fais pas la fine bouche. Je déteste les catins exigeantes.

Je déteste les hommes comme toi, aurais-je aimé répliquer. Mais, alors qu'il saisissait les pans de mon paletot pour dénuder mon torse vêtu d'une simple chemise empoussiérée, mes sens exacerbés perçurent les débordements de son cœur qui frappait sa cage thoracique et mes sens s'embrasèrent.

Je fermai les yeux pour puiser le courage à même ce roulis entêtant, tâchant de me rappeler ce que je faisais là, dans une impasse jonchée d'ordures, sous les mains d'un type qui déjà frottait son corps au mien.

— Tu es joli, souffla-t-il à mon oreille.

Son haleine empestait le gin et le tabac froid.

— Tu devrais te trouver un maquereau, avant qu'un client malintentionné te fasse du mal.

Je pouffai nerveusement contre sa mâchoire piquetée de barbe naissante, saluant les anciens réflexes qui, lorsque je jetai mes bras à son cou, étouffèrent une vague de dégoût.

— Ne craignez rien, Sir : mon maquereau n'est jamais loin.

Comme en réponse à mon murmure, des chevaux piaffèrent au loin, soufflant d'impatience lorsque le fiacre qu'ils traînaient s'arrêta à l'entrée de la venelle.

L'humain voulut lever la tête, mais je l'en empêchai. Tout en projetant dans le sien un regard hypnotique, j'esquissai un sourire qui me coûta, puis je me léchai les lèvres.

— Venez plus près.

Sa luxure l'emporta sur son bon sens. Il enfouit le visage au creux de mon cou et exhala un long gémissement rauque, tandis que sa main s'aventurait le long de mon torse, explorant des courbes et des secrets qui ne lui appartenaient pas.

Je retins ma respiration, dans l'espoir que cela suffise à contrer la voix de mes vieilles craintes qui hurlaient dans mon esprit une mise en garde consternée.

Une jambe glissa entre les miennes ; des doigts empressés empoignèrent mes hanches, cherchant le chemin vers une chaleur que je ne possédais plus.

Un instant de plus, et il m'aurait retourné dans l'idée de me baiser ainsi, penché contre un mur, brisé sous ses assauts.

Je ne lui laissai aucune chance de concrétiser ce projet. Après avoir empli mes poumons d'une goulée d'air glacial, je tirai sur le col de sa chemise et pressai mes lèvres sur sa peau chaude, juste là : à l'endroit où sa carotide palpait.

L'homme m'incita à continuer, ignare de ce qu'il réclamait, des crocs qui saillirent et frôlèrent sa chair avant d'y plonger.

Le sang gicla comme l'air s'échappe d'un ballon perché : un flot brûlant et salé qui se déversa sur ma langue, arrachant à son propriétaire une plainte d'incompréhension.

Lorsqu'il comprit ce que je faisais, il était déjà trop tard. Mes griffes enfouies dans la bouée grasseuse qui garnissait ses flancs et mon esprit planté dans le sien étaient des harpons qui le figeaient, évinçant les mouvements désespérés qu'il fit pour se défiler.

Piégé dans ses pensées comme il l'était dans mon étreinte, je perçus clairement le moment où le plaisir né de ma morsure l'envahit.

Il cessa de lutter, s'abandonnant docilement à mes charmes déloyaux.

Ma rage grossit, tandis que le spectre de mes propres souvenirs se faisait une place dans cet enfer de réminiscences cruelles.

Je me rappelai l'humidité d'un quartier crasseux près de la Tamise, là où j'avais laissé mon innocence ; le poids des hommes qui s'étaient couchés sur moi ; les douleurs gravées dans mes cauchemars : la brûlure, la souillure.

Au bout de ce sentier pavé de honte et de turpitude se tenait un vampire au front grave doté d'un nez aquilin et d'une bouche exsangue qui, rien que pour me faire mal, m'accueillit avec un sourire désolé.

Le monde est laid et décevant, Narcisse...

Ma mâchoire se crispa. Mes dents, que l'immortalité avait transformées en armes létales, creusèrent la chair. Le sang afflua sur ma langue de plus belle, palpitant au rythme de la vie qui quittait lentement le corps entre mes bras.

Paralysé par les images qui se succédaient dans mon esprit, j'oubliai de me dégager à temps, avant que le roulis effréné de son pouls m'emporte dans sa course.

Au loin, une portière claqua. J'entendis une démarche familière se presser dans la venelle, soulignée par les cliquetis d'une canne qui effleurait les dalles humides.

— Jack ?

Je voulus redresser la tête, m'extraire de la lourde étreinte de l'homme, mais les pulsations frénétiques de son cœur me ramenaient invariablement à sa gorge.

La satisfaction m'envahit, morcelant la cohérence de mes pensées. Je dérivai tel un naufragé en mer égaré au gré des flots qui l'attiraient vers l'abîme, dans un monde d'ombres et de sang où tout ce qui existait était les battements rapides d'un cœur courant à sa perte.

La fin avait un goût aigre-doux ; un parfum de nostalgie, de mort, de reddition. Un effluve séduisant qui me criait de commettre l'irréparable dans l'espoir invraisemblable que cela suffise à me réparer moi.

Mais, bientôt, une main bourrue m'empoigna, m'arrachant au mortel qui s'effondra comme une loque.

Mon corps, affaibli par l'ivresse hébétée dans laquelle je flottais, retomba mollement contre le muret crasseux ; quant à mon esprit, il réintégra péniblement la réalité, partagé entre l'horreur et la crainte.

La première chose que je vis fut le profil courroucé de l'homme grand comme une montagne qui me maintenait brutalement contre le mur. Vint ensuite le visage blême de son employeur, un masque épinglé dans l'obscurité de la ruelle qui empestait la souillure et la putréfaction.

Adrian Larson, l'Immortel qui avait fait de moi l'appât dans son piège, se fendit d'un large sourire au bord duquel affleurerent les pointes de ses crocs. Tout en tressant ses mains sur le pommeau ouvragé de sa canne, il pencha la tête sur son épaule et me lança suavement :

— Je crois que tu as assez joué pour ce soir.

*

Mes tempes bourdonnaient encore lorsque je m'écroulai sur la banquette de velours de la voiture garée à l'entrée de la ruelle.

Resté à l'extérieur, près de la portière entrebâillée, Adrian surveillait les gestes de son homme de main : une brute d'Europe de l'Est répondant au nom de Mikolas Dohnal.

— Tu le connaissais ? me demanda-t-il en m'adressant un regard en coin.

— Est-ce important ?

L'Immortel répliqua d'un simple haussement d'épaules.

L'ombre de son visage se découpait en contre-jour sur la vitre mouchetée de neige fondue, sublimant les qualités de son profil régulier, aux antipodes de l'esprit sournois que cette façade captieuse dissimulait.

D'aucuns auraient dit qu'il avait l'air d'un gentilhomme ordinaire, l'un de ces innombrables pantins empesés que la bonne morale victorienne produisait par milliers. Moi, je le voyais tel qu'il était vraiment : un vampire doublé d'un maquereau, celui que les Immortels nommaient fort à propos un Mangeur de péchés.

Derrière lui, son gigantesque serviteur chargeait sur son épaule carrée le cadavre de ma dernière victime, manipulant son corps raide comme s'il s'agissait d'un sac de pommes de terre.

La vue des membres exsangues qui retombèrent lourdement contre son dos vêtu de cuir aurait dû m'emplir d'amertume ; au lieu de cela, je songeai que le mortel avait reçu un traitement bien mérité.

— Et moi qui te croyais prêt à chasser seul.

Je dardai une œillade torve à travers la vitre souillée, agacé par les reproches qui alourdissaient la voix de mon vicieux mentor.

— Je suis prêt, rétorquai-je. Ce n'était qu'un accident.

L'Immortel se détacha du véhicule pour me faire face d'un mouvement flegmatique.

— As-tu remarqué que ces *accidents* ciblent toujours le même genre de victimes ? me questionna-t-il d'un air pensif. Des hommes rudes, enclins au vice et à malmenner les garçons dont ils paient les faveurs ?

Ses lèvres s'étirèrent sur un sourire amusé, tandis que la silhouette de Dohnal se fondait aux ténèbres enfumées de la ruelle, emportant son macabre paquetage.

Conscient que la plus négligeable de mes déclarations aurait été utilisée à mon encontre, je secouai la tête, excédé, me bornant à m'écarter de la portière pour permettre à Adrian de gagner l'habitacle à son tour.

Lorsqu'il fut installé sur le siège face au mien, ses mains gantées croisées sur le pommeau ciselé de sa canne, j'étudiai machinalement son allure compassée, nullement étonné de constater que, une fois de plus, son habit était aussi extravagant que celui d'un croque-mort.

— Savez-vous qu'il existe une multitude de couleurs autres que le noir ? soupirai-je. Je gage qu'un rouge lie-de-vin vous siérait à merveille.

Adrian éclipsa mon propos en ordonnant le départ d'un coup de canne au plancher.

L'injonction sourde du cocher venait de résonner à l'extérieur lorsque l'Immortel riva sur moi ses yeux sombres.

— Ne te méprends pas, reprit-il nonchalamment. Je comprends parfaitement les raisons qui te poussent à agir de la sorte. Tu es loin d'être le premier Immortel qui profite des apanages de sa nouvelle nature pour mener sa vengeance dans l'ombre.

La façade indolente que j'avais affichée le temps de ma pique vénéneuse fondit comme neige au soleil. Je remuai sur mon siège, serrant sur mon torse les pans de mon paletot élimé – un habit informe que je portais en guise de déguisement lorsque j'écumais les bas-fonds londoniens en quête d'une proie.

— Épargnez-moi vos sermons, sifflai-je en fusillant mon interlocuteur du regard. Si je tenais tant à me venger des torts que j'ai subis, vous seriez le premier sur ma liste d'hommes à abattre.

Adrian haussa un sourcil. Son sourire pédant trembla sur ses lèvres lorsqu'il les humecta à la pointe de sa langue rouge.

— Tu me blesses, répliqua-t-il avec une douceur désarmante. Je croyais que tout ce temps passé en tête à tête avait fini par aplanir nos dissensions.

J'accueillis ses minauderies d'un rire caustique.

— Est-ce pour cela que vous vous entêtez à jouer les nourrices en me suivant chaque nuit ? À présent que je ne suis plus votre esclave, vous espérez vous arroger ma fidélité par le biais de ma reconnaissance ?

L'Immortel pinça ses lèvres blêmes. L'amertume qu'il afficha suffit à me faire regretter l'âpreté de mon propos. Car, bien qu'il me coûtât de l'avouer, Adrian avait raison : il ne s'était pas écoulé une seule nuit depuis mon retour à Londres sans qu'il me dispense ses leçons avec une patience et une diligence qui frôlaient l'absurde.

Incapable de soutenir son regard plus longtemps, je profitai des cahots du fiacre qui s'ébranla lentement pour river mon attention aux silhouettes d'immeubles qui se découpèrent derrière la vitre embrumée.

Le bref répit que mon accompagnateur m'avait accordé prit fin sur un claquement de langue irrité.

— La nuit où tu as regagné Londres, je t'ai promis de réparer les erreurs de Borghese en faisant de toi un Immortel digne de ce nom, reprit-il sèchement. Sans aller jusqu'à

attendre un semblant de reconnaissance de ta part, j'espérais tout au moins que tu saluerais mon effort en te pliant aux quelques règles que je t'ai imposées.

— Vous oubliez que je ne suis qu'un gamin capricieux, me défendis-je platement.

En réponse, je m'attirai un soupir agacé qui étreignit mes côtes d'un sentiment indéfinissable.

Immobile comme une statue, je crispai les poings sur la toile grossière de mon pantalon, fixant sans les voir les rues luisantes d'humidité qui se déroulaient lentement au fil de notre progression.

J'avais beau faire montre d'une rare ingratitude, j'étais on ne peut plus conscient de tout ce que je devais à Adrian. Sans parler des enseignements précieux qu'il m'avait prodigués, il n'avait pas hésité à user de sa fortune et de ses accointances pour sortir Antoine de prison. Par la suite, il nous avait offert sa protection, nous avait mis à l'abri du besoin, préservés des dangers qui nous guettaient dans l'ombre.

Seulement, s'il était une chose que mon passé de prostitué m'avait apprise, c'était que rien n'était gratuit et que chaque acte de bienveillance se payait au centuple. Certains étaient motivés par le plaisir, par la satisfaction d'un vice particulièrement méprisable ; Adrian, lui, avait pour moteur son ambition. S'il se donnait tant de mal pour nous protéger, mon amant et moi, de l'indigence et des menaces extérieures, c'était avant tout parce que nous étions ses alliés dans le combat qui l'opposait à l'aristocratie immortelle.

— Je souhaite simplement que tu te preserves, s'obstinait-il. Tu n'es pas sans savoir que le meurtre n'est pas dans les mœurs des Immortels. Qui plus est, il s'agit d'un plaisir hautement addictif. Si tu ne veux pas que le Dernier-Sang fasse de toi son esclave comme l'opium a fait d'Antoine le sien, tu ferais mieux de maîtriser ta soif.

Laissez Antoine en dehors de cela, aurais-je aimé rétorquer.

Au lieu de quoi, mes instincts de bon élève prirent le dessus sur ma mauvaise humeur, me poussant à décocher à mon mentor un regard lourd d'amertume.

— Qu'est-ce que le Dernier-Sang ? maugréai-je malgré moi.

Le sourire encourageant que ma question me valut me fit grimacer.

Adrian se cala au fond de son siège, abandonnant négligemment sa canne d'apparat contre son genou, ses mains gantées s'enchevêtrant dans son giron.

— C'est le nom que l'on donne aux dernières gouttes bues à la gorge d'un mourant. Il ne t'aura pas échappé qu'elles sont bien plus savoureuses, c'est pourquoi il est aisé de succomber au plaisir extatique qu'elles procurent.

Cela était aisé, en effet. Si aisé qu'il m'était arrivé de rechercher la délivrance de ces instants de quiétude pour réduire au silence les voix entêtantes des souvenirs qui me tourmentaient sans cesse.

— Évite de te mettre en danger, conclut Adrian. Je ne serai pas toujours là pour maquiller tes méfaits.

— J'ai du mal à le croire, pouffai-je cruellement.

L'Immortel me rabroua d'un toussotement.

— Vous ne pourrez pas vous cacher indéfiniment, me rappela-t-il. Tu t'es préfixé une tâche ambitieuse et tu dois être prêt à la mener à bien.

Autrement dit, transformer la sœur d'Antoine – héritière de la reine Immortelle – afin de lui permettre d'être couronnée et d'évincer le régent tyrannique qu'était leur père.

J'avais beau être à l'origine de ce projet, la détermination qui m'avait empli en l'évoquant pour la première fois n'avait de cesse de se déliter.

À Londres, je vivais un mensonge confortable, l'illusion d'une existence ordinaire. Je me réveillais chaque nuit auprès d'Antoine, loin des intrigues qui avaient failli nous coûter notre vie et notre liberté.

L'idée de renoncer à cette accalmie dont nous profitons depuis près d'un mois m'était insupportable.

Je ne dis rien de cela à Adrian, conscient du point auquel mes réticences nuisaient à ses ambitions.

Renouvelé, le silence plana durant quelques instants, seulement troublé par le claquement des sabots qui frappaient les pavés. Adrian le brisa une nouvelle fois en se déplaçant au bord de son assise pour récupérer un sac Gladstone logé sous sa banquette.

— Qu'est-ce ? demandai-je lorsqu'il me le tendit.

— D'après Mikolas, le prince de Valoise a reçu le billet d'un Français qui le conviait au *Café royal*. J'imagine que tu n'en savais rien ?

Froissé par son allégation et ce qu'elle trahissait de ses activités, je lui lançai un regard noir.

— Vous lisez notre courrier, maintenant ?

— J'assure votre sécurité, nuança Adrian en balayant ma question d'un geste impatient. Alors ?

Je soupirai, baissant les yeux sur la valise en cuir brun qu'il tenait à bout de bras dans l'attente que je m'en saisisse.

— Non, finis-je par avouer tout bas. Il n'est pas du genre à s'épancher sur ses mystérieux correspondants.

— Voilà ce qui me préoccupe.

L'Immortel devant moi déposa le sac sur mes genoux, m'obligeant à le rattraper pour éviter qu'il glisse sur le plancher tremblant de l'habitacle.

— Cela fait plus d'un mois que vous avez tué Nevio Borghese...

— Que *je* l'ai tué, grimaçai-je.

— ... un mois durant lequel nous n'avons reçu aucune nouvelle de la principauté française. J'aurais cru que le départ de son fils inquiéterait le régent de Valoise, mais il n'a pas envoyé une seule lettre, pas un rappel à l'ordre, ni même une simple invitation à s'exprimer au sujet de la disparition des Borghese.

Je fis tout mon possible pour dissimuler la nervosité qui m'emplissait au fil des propos songeurs qui quittaient les lèvres de mon ancien employeur.

— Valoise déteste Antoine, finis-je par répliquer. Pourquoi s'inquiéterait-il de son départ ? À l'heure où nous parlons, il doit se réjouir qu'il ait quitté Paris de son plein gré, sans qu'il ait à le chasser ouvertement.

— C'est pourquoi la visite d'un Français venu expressément pour le rencontrer me préoccupe.

Après m'avoir décoché une œillade grave qui troubla pour de bon ma quiétude toute relative, Adrian désigna d'un signe du chef le sac sur mes cuisses.

— Cela me rassurerait que tu revêtes un habit convenable et que tu le rejoignes.

Je fronçai les sourcils, mon regard oscillant entre la valise et son propriétaire.

— Vous voulez que j'espionne mon propre amant ?

Adrian haussa les épaules.

— On n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ? La dernière chose que je souhaite, c'est qu'il vous arrive du mal.

Je secouai la tête en levant les yeux au ciel.

J'aurais aimé croire à la sincérité de sa bienveillance à notre égard, mais j'étais douloureusement conscient que le seul intérêt que nous avions à ses yeux était d'ordre politique.

Toutefois, puisque cela n'était rien au bien-fondé de ses inquiétudes, je me décidai à ouvrir le sac pour dévoiler son contenu d'étoffes empesées imprégnées d'une fragrance capiteuse qui me fit grimacer.

C'était l'odeur de la *Serre* : l'établissement où les Immortels anglais étanchaient leur soif de sang et de luxure sous la gouverne d'un homme qui profitait allègrement de leurs vices. Un club très privé où j'avais été contraint de vendre mes charmes.

En d'autres circonstances, l'idée de revêtir de nouveau des habits qu'Adrian destinait à ses prostitués m'aurait offusqué,

mais pour l'heure, absorbé par les doutes qu'il avait conviés en moi, je tâchai de ne pas m'appesantir sur cette pensée.

— Croyez-vous qu'il soit en danger ?

Adrian considéra mes mains d'un air songeur, tandis que je m'attaquais aux boutons d'un gilet de brocart vermillon.

— Je pense que tôt ou tard nous serons confrontés aux conséquences de vos actes et que nous ferions mieux de nous y préparer.

J'étreignis le cabochon de nacre, échouant à l'extirper de la boutonnière.

— Que voulez-vous dire ?

L'Immortel soupira en se déplaçant au bord de son siège. Les lueurs tremblantes de la lampe qui oscillait au-dessus de nos têtes se reflétèrent sur les mèches de ses cheveux bruns, lorsqu'il se pencha vers moi et saisit le vêtement avec lequel je me bagarrais.

— Je veux dire que, en tuant son plus précieux allié, tu as déclaré la guerre au régent de Valoise.

Je baissai les yeux sur ses doigts qui, quoique gantés de cuir, défirent adroitement les boutons du gilet.

— Et qu'il est hors de question qu'il nous cueille par surprise, lorsqu'il se décidera à riposter.

C'était un argument suffisant pour venir à bout de mes dernières réticences. Aussi, lorsque Adrian m'y invita d'un geste empressé, je me résolus à me débarrasser de ma veste rapiécée, délaissant mon déguisement de mendiant en vue de revêtir celui du jeune homme mondain.